

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 49 (1904)
Heft: 10

Artikel: Les manœuvres du Lukmanier [fin]
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338203>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES MANŒUVRES DU LUKMANIER

(FIN)

Tandis que le combat du 5 septembre suit son cours sur les hauteurs qui dominent Fuorns, les adversaires reçoivent les avis suivants :

DÉTACHEMENT ROUGE.

Rapport d'observateurs.

Départ de Garbetel (val Nalps), 5 septembre, 11 h. 30 m.

Sous la pression de forces supérieures, le bataillon 88 se replie vers le glacier de Nalps.

Par télégramme d'Olivone.

Départ du Passo crap, 5 septembre, 10 h. m.

Le détachement de La Greina est attaqué par des forces supérieures; il ne peut tenir.

COMMANDANT DU GOTHARD

Andermatt, 5 septembre, midi.

Au commandant du détachement rouge.

Notre attaque sur la ligne Alp Culmatsch-Giuf-Santa-Brida a été repoussée par des forces supérieures.

Nous tenons la ligne Cavradi-Tschamut-Quolm val.

Des renforts de l'armée de campagne sont en route; partie d'entre eux se porteront sur le val Piora et le val Medels. Une batterie de montagne sera à votre disposition le soir du 5, à Santa-Maria.

Le bataillon 88 et le détachement de La Greina sont attaqués par l'ennemi.

Suspendez votre offensive sur Dissentis et opposez-vous vers Santa-Maria à l'entrée de l'ennemi dans le val Piora.

(Télégramme.)

Le commandant du Gothard.

Le détachement blanc a reçu des rapports correspondants :

VIII^e DIVISION (supp.)

Dissentis, le 5 septembre, soir.

Au commandant du détachement blanc.

1. L'ennemi, descendant d'Oberalp nous a attaqués ce matin; la IV^e division l'a repoussé.

Dans le val Nalps, un bataillon ennemi a été rejeté dans la direction du glacier de Nalps.

Notre détachement du val Somvix a poussé jusqu'au Passo crap.

2. Le 6 septembre, la IV^e division marchera à l'attaque de la ligne Quolm val-Tschamut.

Les détachements du val Nalps et de La Greina continueront leur offensive.

3. Le matin du 6, le détachement *blanc* sera renforcé du bataillon 87 avec un convoi de montagne. Il continuera à pousser son attaque sur le val Piora.

4. La VIII^e division supposée reste à Dissentis.

Le commandant de la VIII^e division.

Nous avons ici un premier exemple de l'influence qu'exercent sur le défenseur d'un passage de montagne les incidents affectant des troupes voisines, même si ce voisinage n'est pas immédiat.

Le détachement rouge était en voie de remporter une victoire, mais une victoire stérile. Elle était annihilée par les progrès de l'ennemi à La Greina et dans le val Nalps, c'est à dire sur des points secondaires. Au lieu d'attaque principal, en avant d'Oberalp, la situation était restée stationnaire. L'offensive rouge avait été repoussée, mais la défense du passage n'était point entamée. Ce n'est donc pas les événements dans cette vallée, alors même qu'ils mettent en présence le gros des forces des deux belligérants, qui influenceront sur les décisions du détachement de Medels, ce sont les événements en apparence moins importants du val Nalps et de Passo crap. Que l'offensive blanche persiste dans ses succès sur ces deux points, ou simplement sur le premier, c'est toute la défense du val Piora qui tombe. Le colonel Keyser devra se retirer jusqu'au massif de la Cima di Camoghe.

C'est apparemment parce qu'il craint cette résolution extrême ou tout autre s'en rapprochant, que le commandant du Gothard supposé fixe à son subordonné le point jusqu'auquel il doit se replier et sur lequel il établira sa défensive. Il justifie sa détermination par l'annonce des renforts qui lui sont envoyés et dont une partie sont destinés au colonel Keyser. Que ces renforts donnent aux rouges la victoire à l'Oberalp, les succès de l'en-

nemi dans le val Nalps ne lui seront plus d'aucune utilité; du même coup le détachement Keyser recouvrera toute liberté d'action. Au Passo crap, l'assaillant est encore trop éloigné pour ne pas laisser au colonel Keyser le temps de se retourner.

Même au cas où l'ennemi ne serait pas battu à Oberalp, et où le petit corps du val Nalps accentuerait son mouvement, le détachement Keyser aurait encore le temps et les moyens de se dégager depuis Santa-Maria. Nous avons vu, en effet, que dans le val Nalps ne pouvait combattre qu'une infanterie peu nombreuse. Pour permettre à des colonnes plus importantes de la rejoindre et de compléter sa victoire, elle sera obligée de suspendre son mouvement à la Bocca di Cadlimo. Le détachement rouge utilisera ce délai.

Du côté blanc, deux points seulement sont à relever : 1. Aucun avantage décisif n'ayant encore été remporté dans aucun des quatre passages envahis, il n'y a d'autre décision à prendre que la poursuite générale de l'offensive. 2. Le même motif doit engager le commandant de la VIII^e division à garder sa réserve à Dissentis, car c'est toujours de là qu'il pourra le plus facilement la diriger dans l'un quelconque des couloirs où la victoire favorisera ses armes.

* * *

Pour la journée du 6 septembre, l'attribution aux rouges d'une batterie de montagne et aux blancs du bataillon 87, donne aux deux groupes la constitution suivante :

Détachement blanc.

Régiment d'infanterie 31 ;
Bataillon 87 ;
Batterie 4 ;
Deux pelotons de la compagnie d'observateurs 2 ;
Compagnie de mitrailleuses 2.

Détachement rouge.

Bataillon 47 et 89 ;
Batterie 3 ;
Deux pelotons de la compagnie d'observateurs 1 ;
Compagnie de mitrailleuses 1 ;
Compagnie de sapeurs de forteresse 1.

Nous voudrions relever, dans l'engagement du 6 septembre, deux points, entre autres, prêtant à discussion. Le premier inté-

resse la défense. Il s'agit de la question si controversée de l'occupation d'une position avancée.

Le détachement rouge s'établit à l'entrée du val Termine, à cheval du sentier, front à la sortie du défilé du val Medels. A quatre kilomètres environ en avant de la position, dans le défilé, à l'Alpe Scheggia, le bataillon 89 fut chargé de barrer le passage, de gagner du temps, puis de se retirer sur la position principale dont il devait former l'aile droite. Ce mouvement, qui s'exécuta en assez bon ordre, et retarda, en effet, pendant plus d'une heure la marche de l'ennemi, aurait entraîné cependant des pertes sérieuses; le replat de Santa-Maria est entièrement dénudé et aucun abri ne s'offre aux troupes sur les premières pentes de la position.

Nous ne contestons pas l'avantage qu'il peut y avoir, en terrain de montagne, à tenir une position avancée. La lutte ayant en vue la conquête et la défense du terrain moins que la destruction de l'adversaire, il n'est point contraire aux principes de la guerre de montagne — nous l'avons déjà vu — de fractionner les troupes suivant les indications du sol.

Mais, dans le cas particulier, ces indications ont-elles été respectées?

Je constate que pour tenir la position de Santa-Maria contre des forces un tant soit peu importantes, deux bataillons ne sont pas de trop.

Examinons la carte, sans laquelle notre description et notre discussion ne peuvent être qu'obscurité pour le lecteur.

La position — telle que l'a comprise le colonel Keyser — comporte l'occupation de deux éperons qui, à l'est et à l'ouest, dominent le sentier du val Termine, soit les pentes nord de la cote 2246 à l'est (droite) et de la cote 2206 à l'ouest (gauche). Le front est ainsi de $3 \frac{1}{2}$ km. environ, mais dont il faut décompter $1 \frac{1}{2}$ km. au moins dont l'occupation ne peut être effective.

Ce front est topographiquement divisé en deux secteurs, celui de la cote 2246 ou secteur du Scai dont le front, du col du Lukmanier au sentier du val Termine, est de 2 km., et celui de la cote 2206 ou secteur du Pizo del Uomo dont le front, du sentier du val Termine à la cote 2372, rive gauche du Rhin de Medels, — point d'appui indiqué de cette aile — est de $1 \frac{1}{2}$ kilomètre.

Cette cote 2372 est la clef de toute la position. Tant que l'ennemi ne s'en est pas emparé, l'aile gauche, du haut de ses rochers presque à pic, commande l'entrée du val ; et tant que cette aile tient bon, il est impossible — pour autant que l'impossible existe à la guerre — de longer au-dessus du sentier du val Termine les rampes nord du Scai.

Le colonel Keyser a donc attribué le bataillon 47 et la batterie au secteur de gauche, cette dernière en avant de la cote 2206 avec une compagnie d'infanterie ; deux compagnies sont à la cote 2372 ; la quatrième est en réserve à Cassina la Bolla, d'où elle peut se porter indifféremment et sans ascension à droite ou à gauche. Le front du secteur est en effet coupé perpendiculairement par la tranchée étroite et profonde dans laquelle le Rhin précipite ses cascades. Sur ce point, centre du secteur, la position est inattaquable.

Quant au secteur de droite, son occupation a été réservée à la compagnie de mitrailleuses 1 et au bataillon 89. La tâche de ce dernier consiste donc à tenir d'abord à Scheggia, puis à battre en retraite en terrain découvert sur une longueur de quatre kilomètres, enfin, à occuper sous le feu même de l'ennemi la position du Scai, non pas après l'avoir démasquée et en revenant d'arrière en avant, mais — ainsi le veut le terrain — après l'avoir remontée sur le front même pour faire simplement demi-tour sur place une fois atteinte la ligne d'où le combat par le feu peut être utilement entrepris.

Cette tâche nous paraît d'une exécution extrêmement difficile, quelque soit l'espoir que l'on puisse placer dans la protection de la batterie et des mitrailleuses. En mettant les choses au mieux, nous obtiendrons ce résultat que toute l'infanterie du secteur de droite, constituant la moitié des troupes de la défense, n'occupera sa position que fatiguée et matériellement amoindrie, et, ce qui est plus grave, plus ou moins affaiblie moralement. Ce sont au début d'une bataille de fâcheuses conditions qui ne me paraissent pas trouver une compensation suffisante dans le retard d'une heure ou deux imposé à la marche de l'ennemi par l'occupation de la position avancée de la Scheggia. Si cette occupation n'était possible qu'avec le bataillon entier, mieux aurait valu, semble-t-il, y renoncer pour engager le combat sur la position principale avec un ensemble de troupes non ébranlées matériellement ni moralement.

Mais le terrain était-il de telle nature, à la Scheggia, pour exiger, dans un combat en retraite, l'emploi d'un bataillon ? Notons que quand on engage une action destinée à être rompue avant que l'engagement prenne une tournure décisive, il n'y a pas lieu de ménager l'entrée en ligne de réserves. On porte d'emblée sur le front son effectif de combat et le plus que l'on garde en arrière est la troupe nécessaire pour faciliter, le cas échéant, le recul de l'avant-ligne, en occupant une position de repli.

A la Scheggia, où le défilé étroit est barré par deux ou trois promontoires transversaux, une compagnie, mettons deux au maximum, peuvent pendant longtemps retenir des forces très supérieures, sans se laisser sérieusement entamer. C'est plus tard seulement, quand elles atteindront le replat de Santa-Maria, que leur marche deviendra d'une exécution délicate ; mais dans le défilé, elles peuvent se mouvoir sans difficultés majeures, d'abri en abri, en imposant respect à la poursuite de l'adversaire. C'est si vrai que, sauf erreur de notre part, le commandant du bataillon 89 n'a pas déployé plus de deux compagnies. La moitié de son bataillon a donc été soumise à l'épreuve démoralisante d'une retraite, à la suite d'un combat où son utilisation n'a pas été nécessaire. N'eut-il pas mieux valu l'employer d'emblée sur la position principale, qu'elle aurait occupée sans avoir été exposée à aucune perte, et où elle aurait contribué avantageusement à couvrir la retraite de la ou des compagnies avancées ? La marche de celles-ci en eut été facilitée, et leurs pertes d'autant moindres.

Le second fait intéresse l'assaillant. Nous le discuterons dans le même esprit de franchise, mais sans prétendre davantage à une opinion infaillible. Nous estimons utile de relever ce que nous croyons des erreurs, parce qu'il n'y a pas de moyens meilleurs d'instruction pour chacun de nous, mais sans oublier, d'une part, que si la critique est aisée, l'art est difficile, d'autre part, que l'on discerne beaucoup plus facilement des fautes quand on appartient à la galerie irresponsable que lorsqu'on est soi-même partenaire au jeu.

Le fait qui, à nos yeux, constitue l'erreur, est d'avoir déployé tout le détachement dans la plaine de Santa-Maria contre le secteur de droite de la position, à la seule exception de deux compagnies d'infanterie tardivement suivies de la compagnie

de mitrailleuses. Cette petite colonne a pris direction sur la cote 2372 par les pentes du Piz Rondadura. Comme on peut croire, son mouvement n'a pas abouti. Dominées par un adversaire qui a l'égalité du nombre joignait l'avantage d'une position abritée avec champs de tir étendu, les deux compagnies blanches n'eurent d'autres ressources que de se terrer en attendant les événements.

On doit se demander la cause de cette répartition des unités assaillantes en colonne principale contre le secteur de droite, tactiquement le moins important, et petite colonne accessoire contre le secteur de gauche, de l'enlèvement duquel dépendait, à mon avis, la prise de toute la position. Ne serait-ce pas que le commandement a été influencé par le terrain de Santa-Maria qui appelait les évolutions ordinaires de la tactique de plaine, plus familière aux troupes engagées que la tactique de montagne? Cela paraît si naturel, si logique, que l'on ne peut s'empêcher de voir là la cause des résolutions de l'attaquant. Il a agi selon les principes auxquels son esprit a été accoutumé à se plier. Les circonstances lui permettant l'application de ces principes, il l'a fait aussitôt, et comme instinctivement.

* * *

A ce moment du combat, la Direction des manœuvres intervient comme la veille, et, à l'aide de rapports supposés, modifie encore une fois la situation générale. Le détachement rouge reçoit successivement les avis suivants :

Télégramme par Olivone.

Lozzeria (nord de Campo), 6 sept. 1904, 7 h. m.

Détachement de La Greina est près de Daigra (1451), avec, devant lui, des forces très supérieures.

Le commandant du détachement.

Rapport d'observateurs du bataillon 88.

Val Cadlimo, le 6 sept. 1904, 7 h. 30 m.

Le bataillon 88 a pris position entre Stabbio di Mezzo et Stabbio Nuovo ; de là, il commande la descente du val Nalps.

Le commandant du bataillon 88.

A midi, nouveaux rapports :

Rapport d'observateurs du bataillon 88.

Stabbio di Mezzo, 6 sept. 1904, 11 h. 30 m.

Devant des forces supérieures, le bataillon 88 se retire sur Lago Scuro.

Le commandant du bataillon 88.

Rapport par Olivone.

6 sept. 04, 11 h. m.

Le détachement de La Greina a dû abandonner le défilé entre Olivone et Campo. Plusieurs bataillons ennemis marchent contre Ganna Nera.

Le détachement blanc a reçu des avis analogues :

Rapport du détachement du val Nalps-Cadlimo.

Val Cadlimo, 6 sept. 04, midi.

Le détachement a atteint Stabbio Nuova. L'ennemi bat en retraite sur Lago Scuro. Le détachement le suit.

Le commandant.

Télégramme de la VIII^e division.

Col de la Greina et Campo en notre possession. Deux bataillons se dirigent par le val Campo sur les passages du Pizo Columbe.

Les menaces sous le coup desquelles se trouvait depuis la veille le détachement rouge sont ainsi précisées. Mais cette fois-ci, c'est la colonne ennemie de la Greina qui constitue le danger le plus pressant. Dans le terrain très difficile du val Cadlimo, le bataillon 88 peut retarder la marche de l'adversaire venu de Nalps. On peut escompter un certain délai et par conséquent l'arrivée des renforts promis avant que cet adversaire atteigne Punta Nera et de là les crêtes de la Cima di Camoghe. Tandis que le val Campo et les cols du Columbe sont d'un parcours aisé, rien de plus simple depuis ces cols que d'interdire au défenseur le passage du val Termine dans le val Piora.

Il n'y a donc pas de temps à perdre. Il faut entamer immédiatement la retraite. Le colonel Keyser ordonne l'abandon de la position.

* * *

Le lendemain, 7 septembre, nous le retrouvons sur la rive gauche du lac Ritom, occupant les hauteurs entre Tom et San-Carlo. Son détachement est affaibli du bataillon 89, qui regagne le Valais par le val Bedretto et le col de Nuffenen. Il est ainsi réduit, contre le fort régiment mixte du colonel-brigadier Stif-

fler, à la portion congrue d'un bataillon d'infanterie, d'une batterie de montagne, d'une compagnie de mitrailleurs et d'une compagnie de sapeurs. La position est forte, il est vrai, mais un peu étendue néanmoins pour un aussi faible effectif, si l'on tient compte surtout de l'obligation de garantir l'extrême gauche contre les entreprises éventuelles de la colonne ennemie du val Nalps-Cadlimo.

Cette menace ne sera du reste pas supposée seulement. Le colonel-brigadier Stiffler se décide en effet à former deux colonnes : l'une, de trois bataillons avec l'artillerie par le val Piora ; l'autre, un bataillon et des mitrailleuses, sous le commandement du lieutenant-colonel Raschein, par le val Cadlimo. Un succès de cette dernière rendrait précaire pour les rouges l'occupation des hauteurs de Tom.

En revanche, il n'y a plus de crainte spéciale à nourrir du fait du détachement de La Greina. Ce dernier débouche maintenant sur le front, et ne saurait se porter sur la rive droite du lac Ritom sans être vu longtemps avant d'y arriver.

Ainsi s'achève la série des exemples que nous fournit cette période de manœuvres de la prédominance du facteur terrain dans la guerre de montagne. Le détachement rouge a toujours eu l'avantage des positions ; aucune des attaques de son adversaire direct, — pour autant qu'on en peut juger en l'absence de projectiles, — n'ont été de nature à le rejeter en arrière. Il a dû s'y résoudre néanmoins sous la pression d'incidents qui se sont passés souvent fort loin de lui. Tantôt c'est l'ennemi de droite, tantôt celui de gauche qui gagne une des ouvertures ménagées par le terrain dans la ligne générale de défense, et chaque fois un mouvement de recul doit être esquissé sur cette ligne entière.

Les trois colonnes blanches qui, très éloignées les unes des autres au début, ont remonté les trois couloirs de Nalps, de Medels et de Somvix, vont pouvoir opérer leur jonction à l'extrémité orientale du val Piora. Une fois là, elles peuvent considérer comme tombés en leur possession Airolo et la route du Gothard. Il leur suffira de se garer sur leur flanc droit contre les entreprises d'ailleurs accessoires venant d'Unteralp. Pour peu que la IV^e division n'ait rien à redouter de sérieux de la part de son adversaire à Oberalp, la VIII^e division pourra diriger ses réserves par le val Medels sur Airolo, et entreprendre de tourner, par le col du Gothard, la défense de l'Oberalp. Nous verrons se

renouveler là, dans de nouvelles conditions, en vue d'obliger à la retraite le gros des forces rouges, la manœuvre qui a abouti à la retraite du détachement Keyser.

* * *

L'exécution de l'exercice du 7 septembre justifie quelques remarques. Elle a mis en évidence, elle aussi, l'insuffisante connaissance du caractère du terrain de montagne par des troupes non accoutumées à y manœuvrer.

La colonne blanche du val Piora a opéré son mouvement en bon ordre, ses longues colonnes par un occupant tout le front de marche, depuis le thalweg à gauche jusqu'au haut des pentes herbeuses qui dominant le val à droite, dominées elles-mêmes par les infranchissables parois rocheuses du Pizo del Uomo. Tout alla bien depuis Piano dei Porci jusqu'un peu à l'occident de Murinascio, mais là, à 1500 m. de la position, les colonnes de droite n'eurent pas d'autre ressource — ainsi le voulait le terrain, — que de redescendre de toute la hauteur presque qu'elles avaient monté.

D'une manière générale, on put constater ce jour-là, dans le déploiement des petites unités de réels progrès sur les jours précédents. Trop de chefs subalternes cependant se sont encore montrés hésitants au sujet des formations à adopter; la conséquence de ces hésitations fut qu'à diverses reprises des sections avancèrent simplement en essaims, ce qui, sous le feu de l'artillerie, est assurément la façon la plus dangereuse de marcher. Souvent aussi des sections dont le départ était bon ne maintenaient pas l'ordre dans la marche, par suite de la hâte avec laquelle les chefs prétendaient les faire avancer le long des pentes. Ils les dirigeaient comme s'ils se fussent trouvés sur nos places d'exercices de la plaine, dans un bon terrain horizontal, où un bond de soixante mètres au pas de gymnastique est la chose la plus naturelle du monde.

La configuration de la vallée est telle que depuis les monticules qui en accidentent le fond, au sud du lac de Cadagno, il était possible d'assister, sans perdre le moindre détail, au déploiement de tout le régiment. La silhouette de chaque homme se détachait sur la verdure des pâturages, et les mouvements de chaque unité se dessinaient d'une manière parfaitement nette.

En général, on a pu reconnaître dans le bataillon 87 une ha-

bitude plus grande de la marche en terrain très accidenté, encore que là, comme partout, on distinguât à première vue, par la façon d'agir des subdivisions, où était un bon chef, où un moins bon, où un médiocre. Dans les bataillons du 31^e régiment, les unités en sous-ordre dont les mouvements trahissaient quelque indécision ont paru plus nombreuses que dans le bataillon 87.

En une matière, il a régné plus d'uniformité : c'est dans la conduite du feu. Là, comme plus tard aux manœuvres de Thurgovie et sur le canal de la Linth, il a été permis de constater l'exagération dans la rapidité du tir. A de grandes distances et sur des buts peu visibles tels que des tirailleurs dans leurs retranchements, on brûle un nombre inconsideré de cartouches. Si cet inconvénient trouve une atténuation dans la défensive, où les approvisionnements de munitions peuvent être facilement renouvelés, il conserve toute sa gravité dans l'offensive.

La difficulté de la marche sur le terrain de combat de la montagne rend plus impérieuse encore l'obligation d'économiser la munition pour les moments favorables du tir. Il faut savoir conduire des combats traînants prolongés. La discipline de feu doit être parfaite, et la science du tir de guerre développée chez chaque commandant de subdivision.

Voici une observation à titre d'exemple :

Une section de pointe s'est déployée devant les chalets de Cadagno. Elle a pris pour objectif un retranchement de tirailleurs à la distance de un kilomètre, et à une centaine de mètres au-dessus d'elle. La section comptait 28 ou 29 fusils (ce compte ayant été fait à distance, une erreur d'un ou deux fusils est possible) qui tous ou presque tous exécutaient le feu effectif. Cette section a tiré en une minute de 120 à 125 coups de feu. C'est donc, au minimum, 4 cartouches par fusil. A ce taux, l'approvisionnement de 150 cartouches est gaspillé en moins de 40 minutes et avant que la ligne ait atteint les distances considérées comme celles des feux les plus efficaces.

* * *

Il n'y a pas lieu de s'arrêter à la manœuvre du 8 septembre. Elle a été un achèvement de celle du 7. Elle a été caractérisée par une double surprise de nuit, qui l'une et l'autre ont pu être considérées comme réussies.

Le 7, à 9 heures du soir, le colonel Keyser se sentant serré de près sur ses hauteurs de Tom, fit descendre, pour surprendre les bivouacs blancs, deux compagnies du 47.

Les manœuvres de nuit sont intéressantes par ce que l'on ne voit pas et ce que l'on n'entend pas. L'assaillant s'applique à dissimuler ses mouvements; tous ses efforts tendent à rester inaperçu et à ne trahir son approche par aucun bruit. Les deux compagnies en question y ont pleinement réussi.

N'être pas vues était, il est vrai, facile. La nuit était aussi noire que possible; le ciel couvert de nuages épais. A peine le soldat distinguait-il le dos du camarade auquel il emboîtait le pas. N'être pas entendues offrait plus de difficulté. La pente était extrêmement raide; le pâturage semé de gros cailloux. Les bâtons de montagne avaient été supprimés, mais qu'un soulier ferré heurtât le roc, il n'en fallait pas davantage pour attirer l'attention des avant-postes ennemis.

En réalité, on n'entendit rien, pas un froissement d'herbe, pas un murmure de voix. La descente, très mal aisée, dangereuse même sur un pareil terrain dans la profonde obscurité, s'effectua au milieu du silence le plus complet. Les bivouacs furent assaillis avant qu'une sentinelle eut eu le temps d'appeler à l'aide.

Quel eut été le résultat de l'opération en cas de guerre? Il serait outrecoûdant de trancher la question. Elle aurait pu déterminer une panique chez une troupe fatiguée ou peu sûre d'elle-même. Elle aurait pu aussi n'ébranler que momentanément une troupe aguerrie et de sang-froid.

La direction des manœuvres adopta le meilleur parti qu'elle pouvait prendre: elle rendit un jugement de Salomon. Elle déclara l'attaque réussie, mais considérant le faible effectif engagé, elle estima que le terrain conquis ne pouvait être longtemps conservé: elle renvoya le vainqueur dans ses positions!

A 3 heures du matin, ce fut le tour des blancs de préparer une surprise. Ils marchèrent sur la position en trois colonnes de bataillons. Ici aussi la marche fut excellente. N'avait été l'obligation pour la colonne de droite de traverser un pierrier dont quelques cailloux roulèrent et donnèrent l'éveil, la surprise eut pu réussir aussi.

En fait, les têtes de colonnes à droite et au centre furent reçues à coups de fusil. Mais la colonne de gauche trouva une crête inoccupée et pénétra dans la position.

Conclusions.

En résumé, les manœuvres du Lukmanier ont fourni, à divers égards, un exemple des conditions particulières de la guerre de montagne. Elles témoignent d'une façon concrète de l'importance du facteur terrain. Ce dernier influence à un haut degré aussi bien la conduite des unités subalternes que les dispositions générales du commandement. C'est dire qu'une pratique approfondie du terrain de la montagne est indispensable à toute troupe destinée à y manœuvrer.

Par elle, les chefs de détachements apprendront à calculer la durée de leurs opérations de marche, à se déterminer sur le choix des meilleures voies à suivre et à régler la meilleure organisation de leurs colonnes.

Les commandants de colonnes apprendront à organiser leur service de reconnaissance du terrain et à s'orienter rapidement.

Les chefs d'unités apprendront à diriger le cheminement de leurs unités, à leur ordonner des formations conformes à chaque situation et à se servir de leurs armes selon les exigences du combat en montagne.

Enfin, la troupe vaincra les hésitations qui, quand l'habitude fait défaut, retardent nécessairement ses mouvements sur un sol aussi spécial que le sol alpin.

En permettant de fonder ces conclusions sur des observations de faits, les manœuvres du Lukmanier ont démontré l'erreur de l'avant-projet militaire qui prévoit l'instruction individuelle des hommes dans la montagne et, en plaine, leur instruction par compagnie et par bataillon. Il est aussi indispensable pour les chefs de compagnies et de bataillons de se former, dans les Alpes, au maniement et à l'utilisation de leurs unités, que pour les recrues de s'accoutumer aux mouvements de l'école du soldat. Nous dirons même qu'il est plus important d'entraîner dans le milieu alpin les compagnies et les bataillons, que d'y former les soldats individuellement, quand ces soldats sont des montagnards. Si bien qu'au cas où il serait nécessaire, — ce que nous contestons — de donner à ceux-ci une partie de leur instruction conjointement avec les troupes de plaine, mieux vaudrait que ce fût leur école du soldat. Le maniement de l'arme, l'adresse au tir, les conversions individuelles s'enseigneront partout indif-

féremment; tandis que la marche collective, le cheminement et le déploiement des unités ne seront enseignés utilement que sur le terrain qui leur imprime leur caractère.

Les manœuvres du Lukmanier ont été riches en leçons utiles, mais la plus utile dans le moment actuel est d'avoir fourni la confirmation que pour la guerre alpine il est indispensable de former une troupe essentiellement alpine.

F. FEYLER, major.

